



HAL
open science

Faire collection. Entretien avec Patrick Boucheron

Patrick Boucheron, Christian Delacroix, Vincent Heimendinger, Bertrand Müller

► **To cite this version:**

Patrick Boucheron, Christian Delacroix, Vincent Heimendinger, Bertrand Müller. Faire collection. Entretien avec Patrick Boucheron. *Histinéraires. La fabrique de l'histoire telle qu'elle se raconte. Une enquête sur les historiens contemporains*, Presses universitaires de Provence, pp.371-395, 2024, *Le temps de l'histoire*, 9782353670680. hal-04409196

HAL Id: hal-04409196

<https://hal.science/hal-04409196>

Submitted on 22 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Faire collection

Entretien avec Patrick Boucheron

Christian Delacroix, Vincent Heimendinger, Bertrand Müller

Le contexte de création de la collection¹

Vincent Heimendinger : Nous voudrions d'abord aborder le contexte de création de la collection aux Publications de la Sorbonne – devenues depuis les Éditions de la Sorbonne. La collection est créée en 2009-2010, au moment où vous êtes directeur des Publications de la Sorbonne ?

Patrick Boucheron : Tout à fait, mais je n'en étais pas encore directeur ; c'est mon prédécesseur Bertrand Hirsch qui accueille alors mon livre. J'hésitais à accepter sa proposition, et une des manières de vaincre mon scrupule, ou en tout cas de le contourner, a été de dire : « Je veux bien, mais je ne veux pas être seul ; je voudrais bien que ce livre ouvre une collection. » Il y a donc au départ l'habilitation que je soutiens à Paris 1 en 2009 et pour laquelle effectivement j'écris ce texte. Je peux peut-être dire un mot de ce texte.

Quand je le relis aujourd'hui, je m'y reconnais sans doute, mais j'y reconnais aussi quelque chose dont je suis désormais séparé, et qui est une qualité de colère, ou plutôt de découragement. À ce moment-là, vraiment, ce n'était pas feint, je pensais sérieusement que je devrais peut-être changer de métier. J'avais commencé à imaginer ce que je pouvais faire d'autre. J'ai été confronté à une baisse de croyance, à une crise, assez sincère et tranquille en fait – pas vraiment désespérée –, à une crise de foi dans l'institution universitaire. Et l'écriture de ce mémoire, « Faire profession d'historien », constitue au fond son passage à la limite. J'étais bien conscient que je jouais un peu avec les attentes de l'institution, et d'une certaine manière, il n'aurait pas été anormal que ladite institution en prenne ombrage. Ce mémoire était une sorte de mise à l'épreuve : de ma loyauté mais aussi de ma capacité à contourner ce que

¹ Entretien enregistré par Zoom le 4 septembre 2020 avec Bertrand Müller et Vincent Heimendinger, préparé par Christian Delacroix, Bertrand Müller et Vincent Heimendinger.

j'appelais vraiment sincèrement une tentative de la défection dans un contexte qui est celui de la crise universitaire de 2009².

Bref, ce texte est ce qu'il est, il est accepté pour ce qu'il est, et il me semble au fond assez singulier, assez peu partageable, très daté – je parle ici de mon état d'esprit en 2009. Mais Bertrand Hirsch me dit : « Mais non, il est intéressant précisément du fait de son incertitude, de sa fragilité, du côté un peu "crâne" de commencer par trente pages sur Walter Benjamin... de ressembler si peu à une ego-histoire, de dire si peu sur soi-même au fond³. » Il me convainc donc que c'était un exercice qui pouvait être assez intéressant. Je me suis demandé ce que finalement j'avais fait : j'ai pris au sérieux un exercice qu'au fond l'institution feignait de réclamer à celles et ceux qu'elle voulait évaluer, en leur imposant ce qui est sans doute le plus détestable politiquement : une conduite sans croyance. Je me suis interrogé sur cette manière un peu rusée, un peu distancée, en réalité un peu hautaine de dire « je ne crois pas beaucoup en l'ego-histoire mais je la fais quand même » – ce qui est la manière la plus commune d'en débiter une, variation sur l'air bien connu du *Je sais bien, mais quand même* qui est, en psychanalyse, la forme même du déni, ainsi que l'a montré Octave Mannoni⁴. Mais dans ce cas, pourquoi le faire ? Qu'est-ce qui nous oblige à subir un rituel si on ne le croit pas juste et nécessaire ? Les universitaires se livrent souvent à la servitude volontaire et s'ils ont raison de se plaindre des mauvais traitements qu'on leur inflige, ils ne se saisissent pas toujours des libertés qui sont pourtant à leur portée.

2 Le début de l'année 2009 est marqué par une mobilisation des universitaires face à plusieurs projets de réforme – en particulier le décret d'application de la loi LRU (votée deux ans plus tôt) concernant le statut des universitaires, et la proposition de refonte de la formation des enseignants –, et plus généralement face à l'insuffisance de moyens qui leur sont accordés, et contre le mépris et l'incompréhension dont ils estiment faire l'objet. Le discours de Nicolas Sarkozy sur l'innovation et la recherche, prononcé le 22 janvier, provoque une multitude de réactions dans la presse. N. Sarkozy insiste entre autres sur la nécessité de renforcer l'évaluation des chercheurs pour inciter à davantage de publication : « La recherche serait-elle uniquement une question de moyens et de postes ? Comment donc expliquer qu'avec une dépense de recherche plus élevée que celle de la Grande-Bretagne, [...] et environ 15 % de chercheurs statutaires en plus, que nos amis anglais, la France soit largement derrière elle pour la part de la production scientifique dans le monde ? Il faudra me l'expliquer ! Plus de chercheurs statutaires, moins de publications et pardon, je ne veux pas être désagréable, à budget comparable, un chercheur français publie de 30 à 50 % en moins qu'un chercheur britannique dans certains secteurs. Évidemment, si l'on ne veut pas voir cela, je vous remercie d'être venu, il y a de la lumière, c'est chauffé... » Déclaration de M. Nicolas Sarkozy, président de la République, sur une stratégie nationale de recherche et d'innovation, à Paris le 22 janvier 2009, <https://www.elysee.fr/nicolas-sarkozy/2009/01/22/declaration-de-m-nicolas-sarkozy-president-de-la-republique-sur-une-strategie-nationale-de-recherche-et-d-innovation-a-paris-le-22-janvier-2009>.

3 Paraît sous le titre *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010 et constitue le premier volume de la nouvelle collection ; depuis réédité (2018) dans la collection « Histoire » aux Éditions du Seuil.

4 Le texte publié d'abord sous forme d'article dans les *Temps modernes* (1964) a été repris dans *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène* (Paris, Éditions du Seuil, 1969), puis réédité sous son premier titre en 2022 (Éditions du Seuil).

Il y avait là quelque chose qui m'a toujours énervé dans la posture universitaire, et j'ai voulu, au fond, avoir sa peau. C'était aussi ma propre peau : parce que j'ai été une bête à concours, et j'ai fait toujours très exactement ce qu'on me demandait de faire. Mais je me disais que finalement il pouvait être juste de demander à ceux qui s'approprièrent à diriger les recherches, quel était leur propre rapport à la question de l'évaluation, de l'excellence, du succès scolaire, de ce que, intimement, leur avait coûté tout ce parcours. J'ai essayé de raconter ça. Encore une fois, je n'étais pas sûr que ce soit partageable. Quand Bertrand Hirsch, directeur des Publications de la Sorbonne, m'a demandé ce que je voulais changer pour transformer ce texte académique en livre, je lui ai dit : « Mais non, il faut aller jusqu'au bout de la démarche, puisqu'il s'agit de mise à nu : si on le publie, on le publie tel quel. » Ça, c'était donc la première chose : je n'en enlève pas une ligne. Deuxièmement, je n'y vais pas seul : « Si tu crois que c'est intéressant, ça veut dire que tu penses que c'est partageable, et donc on a qu'à dire que c'est le début d'une collection. »

Avec les livres que j'accueille ensuite, justement, j'ai tenté de faire une collection – et très vite, je me suis trouvé confronté aux conséquences de cet effet de collection. Car si l'on promeut un genre, ou un sous-genre, on crée aussi une attente, on suscite une espérance éditoriale... Et très vite, on conforme les pratiques d'écriture. C'est finalement le paradoxe classique de l'invention, c'est-à-dire qu'on cherche un moyen de s'échapper, et si d'autres vous suivent, ce qui était, au départ une manière de s'émanciper, devient paradoxalement un appel à faire la même chose. Voilà ce qui peut susciter ma gêne aujourd'hui. J'ai l'impression que ce texte a pu avoir une influence et qu'il a permis à des gens de faire ce qu'ils avaient envie de faire. Si c'est le cas, j'en suis heureux. Je n'aimerais vraiment pas en revanche qu'il soit donné comme exemple pour obliger les gens à faire ce qu'ils n'ont pas envie de faire, ou pour exercer sur eux, directement ou indirectement, une forme de contrainte ou d'intimidation. Beaucoup de gens continuent à ne pas avoir envie de faire une ego-histoire, et ça ne me pose aucun problème. J'ai d'ailleurs été garant de beaucoup d'habilitations, et certaines ou certains venaient vers moi en surmontant leurs scrupules : « Tu sais, j'aimerais bien travailler avec toi mais je te préviens, ce que ce que tu as fait, moi je ne le sens pas, je n'ai pas envie de le faire... » Et je trouvais cela très bien.

Donc c'est venu comme ça. On avait juste une idée pour la suite, c'est d'en publier un ou deux par an, d'essayer, au fond, de documenter un état de la discipline, de ne pas accueillir que des historiennes et des historiens, de ne pas se limiter au Moyen Âge – parce que là encore, les effets d'interconnaissance ou d'émulation peuvent déséquilibrer les choses. Mais le deuxième volume était celui de l'anthropologue Michel Naepels⁵ qui proposait une réflexion

5 Michel Naepels, *Ethnographie, pragmatique, histoire*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

très méditée sur sa pratique de l'autoréflexivité, puis vint celui d'un philologue et historien du théâtre médiéval frotté de psychanalyse, Darwin Smith⁶.

J'avais l'idée que cela pouvait être une sorte de coupe, comme l'on dit en géologie. On en avait déjà parlé une première fois avec Patrick Garcia justement au début du projet *Histinéraires*, il me semblait qu'il y avait là – vous le direz bien mieux que moi – deux manières complémentaires d'aborder ces textes : une manière serait la collecte sérielle qu'est *Histinéraires*, et l'autre serait cette collection qui recueille de *l'exceptionnel normal*. Il faut effectivement que quelque chose soit normal dans le parcours, c'est plus intéressant effectivement pour moi d'écrire son ego-histoire à quarante ans qu'à soixante, au moment où l'on peut encore exprimer le cours ordinaire des carrières. Donc le texte documente quelque chose d'intéressant sur-le-champ. En même temps, je n'avais pas envie non plus de publier, au seul motif qu'ils pourraient être représentatifs de quelque chose, des dossiers standards. Il fallait qu'il y ait un écart, mais que ça ne fasse pas « genre » non plus.

La construction de la collection

Bertrand Müller : Ce n'était pas un hasard qu'un texte comme cela sorte au moment où il y a un diagnostic d'une crise de l'histoire, et qui fait une analyse de cette crise. Je comprends en tout cas l'idée d'en faire collection. Comment avez-vous construit cette collection ? Vous en avez donné des exemples, vous avez parlé d'exceptionnel normal... Mais comment ça se passe au niveau de la cuisine éditoriale ?

PB : Il m'a semblé utile de proposer à des presses universitaires la possibilité de donner des couleurs à la littérature grise. Cela passe notamment par le soin apporté à la forme et la matérialité même du livre, de faire que ces textes, ordinairement cachés ou archivés – en tout cas assez peu montrés sinon dans le cercle d'un lectorat très restreint –, prennent au fond le risque de s'exposer à l'extérieur, c'est-à-dire, au sens propre, d'être publiés.

Il me semble que j'ai pris au sérieux le terme de « Publications de la Sorbonne » : après tout, l'édition avait aussi pour vocation de rendre public des textes essentiels, parce que c'était des verrous de la carrière académique et quelque chose d'important – beaucoup plus important que tout le monde ne le dit – pour l'évaluation des carrières. Il y avait là, une sorte d'exigence qui était de publicité au sens propre. C'était à un moment où personnellement, en tant qu'éditeur – d'abord directeur de cette collection puis des Publications de la Sorbonne d'un côté, et aussi engagé dans l'édition dite commerciale, au Seuil notamment de l'autre –, je recevais beaucoup de manuscrits.

Je devais donc avoir mes propres critères de partage entre ce qui relevait de l'édition universitaire et ce qui relevait de l'édition commerciale. Pour

6 Darwin Smith, *Devenir historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012.

moi, c'était une sorte de laboratoire des cas de conscience, comme une mise à l'épreuve... et c'était intéressant. Je me suis fait ma petite morale portative de ce qu'était l'édition publique. L'édition publique, à la différence de ce que je peux faire à « L'Univers historique », ne repose pas simplement sur le critère de la préférence littéraire.

J'ai sollicité certains manuscrits, surtout au début. On me parlait de tel ou tel mémoire de synthèse à l'occasion d'une soutenance d'HDR. Alors j'écrivais à leurs autrices ou leurs auteurs en leur présentant le projet, lorsque la collection n'était pas encore connue : je disais simplement que je publiais ces mémoires de synthèse. Au début, on me disait non. J'étais actif, et puis je pouvais aussi être passif quand je recevais des manuscrits : ça me plaisait ou ça ne me plaisait pas, mais dans tous les cas, ces manuscrits étaient soumis à l'évaluation propre à l'édition universitaire. Je ne suis pas directeur de cette collection comme je peux l'être ailleurs, puisque ce n'est pas forcément ma préférence qui prévaut : il y a des livres que j'aimais bien, mais ils étaient soumis à évaluation ; il y a des livres avec lesquels je suis en partie, mais en partie seulement, en accord, mais ce n'est pas grave. Concrètement ça s'est fait comme ça : deux livres par an, avec le souci malgré tout de la représentativité pour ne pas se laisser entraîner sur des pentes inévitables – du fait des effets de notoriété, d'amitié, de réseau, ou simplement de spécialités. C'est ainsi que j'ai dû refuser beaucoup de textes d'histoire médiévale, parce que les médiévistes me proposaient leurs textes de manière privilégiée. Inversement, j'ai longtemps cherché en vain des mémoires de sociologie par exemple ; c'est étrange, on se dit que d'une certaine manière ce sont quand même les inventeurs du genre, de l'auto-réflexivité...

BM : Après Bourdieu⁷, c'est difficile...

PB : ... mais en fait, très peu se frottent à l'exercice, ou quand ils le font ils ne veulent pas le publier. La philosophie, c'est compliqué aussi parce que le mémoire de synthèse y est assez peu biographique.

En tous cas, si j'aime bien les premiers volumes de la collection, c'est parce que ce sont des livres qui, comme le mien je crois, sont un peu pris par surprise, pris dans les phares de manière subreptice, ce sont des livres qui ne s'attendaient pas à être publiés. Ensuite, sont venus beaucoup de livres qui attendaient vraiment d'être publiés, et là commence à se figer effectivement un genre.

BM : Une question me vient à l'esprit : vous avez publié un texte, le vôtre, dont vous n'avez pas changé une virgule ou une ligne. Comment est-ce que cela s'est passé après ? Est-ce que c'est quelque chose que vous avez appliqué aux autres auteurs ?

7 Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raison d'agir, 2004.

PB : Je ne me réservais pas le droit de leur appliquer quoi que ce soit. J'essayais de les convaincre que c'était plus intéressant comme ça. En règle générale, quand ça ne faisait pas l'affaire, quand c'était un petit peu court, on l'augmentait de quelques textes.

C'est Michel Naepels qui le premier l'a fait dans son livre *Ethnographie, pragmatique, histoire* : il a publié son parcours, augmenté de quelques articles programmatiques et sur sa méthode. Guillaume Cuchet⁸ a fait la même chose, proposant même une deuxième édition, augmentée, de son livre. Dans la première édition, il avait rajouté des textes sur quelques grands historiens du religieux, et puis on a fait une deuxième édition où il en a mis d'autres, dont un texte sur Philippe Muray⁹ qui est très intéressant parce qu'on voit bien aussi que c'est une autre manière, également oblique, de se livrer – dans tous les sens du terme, c'est-à-dire de se peindre comme lecteur. Dans son mémoire, Guillaume Cuchet évoque le fait d'écrire l'histoire religieuse dans une société qui sort de la sphère de la religion, il traite donc de la question de la sortie de la religion. Cette question, importante pour lui, l'est aussi dans le séminaire qu'il a organisé avec Philippe Boutry sur l'œuvre de Philippe Muray. Là on peut dire qu'on est plus loin dans l'expérimentation, et peut-être aussi dans l'explicitation. J'aime bien cette idée que c'est un recueil qui peut aussi s'augmenter. Il y a des cas, que ce soit Ludivine Bantigny¹⁰, Darwin Smith ou Patrick Garcia¹¹, où c'est le texte tel quel qui a été retenu. On a publié aussi un texte posthume, celui d'Alessandro Fontana¹². Sonia Combe, c'est encore particulier, parce que c'est à la fois son mémoire de synthèse et son mémoire inédit, les deux à la fois¹³.

De l'ego-histoire au mémoire de synthèse : le mémoire de synthèse comme objet éditorial

VH : Pour revenir sur le choix de manuscrits et l'idée de collection : est-ce qu'il est écrit quelque part, ou est-ce au moins présent dans l'esprit de son directeur, qu'on ne publie que des mémoires de synthèse ? Il me semble qu'il n'y a pas d'argumentaire de la collection dans lequel ce serait écrit, et les

8 *Faire de l'histoire religieuse*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, réédité en 2019.

9 Séminaire organisé en 2012 par Philippe Boutry et Guillaume Cuchet, au Centre d'anthropologie religieuse européenne de l'École des Hautes Études en Sciences sociales (devenu depuis le CÉSOR, Centre d'études en sciences sociales du religieux). Voir aussi G. Cuchet, « L'histoire au noir de Philippe Muray. Le XIX^e siècle à travers les âges entre littérature et histoire », *Romantisme* 173, 2016, p. 138-160.

10 *L'œuvre du temps*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019.

11 *Les présents de l'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014.

12 *L'exercice de la pensée. Machiavel, Leopardi, Foucault*, éd. Jean-Louis Fournel et Xavier Tabet, Publications de la Sorbonne, 2015.

13 *D'Est en Ouest, retour à l'archive*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013.

ouvrages ne sont nulle part présentés comme des mémoires de synthèse¹⁴. Le lecteur ne sait pas que ce sont des mémoires de synthèse présentés pour l'habilitation.

PB : C'est vrai. Alors vous avez peut-être raison de pointer ce qui est un « non-dit » ou même un impensé. Peut-être n'avons-nous pas été jusqu'au bout de la démarche. De fait, ce ne sont pas des livres de souvenirs, mais des livres qui, d'une certaine manière, ne sont pas des livres. Ce sont des textes qui sont produits dans des conditions très particulières, académiquement très strictes. Ils sont le produit d'un grand paradoxe, vous le savez bien pour l'avoir étudié mieux que moi.

Cet exercice académique n'est absolument pas normé, il n'est pas réglé, personne ne dit ce qu'il est ou doit être. Il porte même le nom ironique d'« ego-histoire », ironique puisque de toute façon l'ego-histoire n'existe pas, ou les gens ont appris à s'en moquer. Quand j'étais étudiant, avant de lire les *Essais d'ego-histoire*, j'ai appris de mes professeurs que ce n'était pas tout à fait sérieux, ça fait partie des choses qu'on apprend comme étudiant à dédaigner avant de les lire. « Ego-histoire » est un nom ironique, il ne faut jamais l'oublier, puisque c'est une entreprise historiographique qui a très largement échoué, pour des raisons que Pierre Bourdieu a exposées en une phrase cinglante et suffisante¹⁵. Moi qui ai travaillé par ailleurs sur la première version non publiée de l'ego-histoire de Georges Duby¹⁶ (qui est une version plus littéraire, sans doute plus engagée dans la subjectivité même si elle est écrite à la troisième personne) et qui me suis donc intéressé au genre de l'ego-histoire, ce jeu littéraire proposé par Pierre Nora, je peux dire effectivement qu'il a échoué. Ce n'est vraiment pas de la faute de Pierre Nora : c'est peut-être du fait qu'il l'a demandé à des gens qui étaient dans des positions et à des âges où on ne peut pas attendre grand-chose d'autre qu'un livre de souvenirs, au fond déjà très contrôlé, très contraint par des effets de notoriété. Mais des ego-histoires, on peut dire simplement que si le projet c'est de dire – pour prendre au mot Nora –, faites de vous-même un objet de l'histoire que vous écrivez : il n'y a pas un historien qui a écrit son ego-histoire. N'importe quel historien, on peut en tout cas aujourd'hui

14 Ce n'est plus le cas depuis que Patrick Boucheron a cédé la direction de la collection à Yann Potin.

15 « Je n'ai pas l'intention de livrer des souvenirs dits personnels qui forment la toile de fond grisâtre des autobiographies universitaires : rencontres émerveillées avec des maîtres éminents, choix intellectuels entrelacés avec des choix de carrière. Ce qui a été présenté récemment sous l'étiquette d'"ego histoire" me paraît encore très éloigné d'une véritable sociologie réflexive : les universitaire heureux (les seuls à qui l'on demande cet exercice d'école...) n'ont pas d'histoire et ce n'est pas nécessairement leur rendre service, ni à l'histoire, que de leur demander de raconter sans méthodes des vies sans histoire », Pierre Bourdieu, « Post-scriptum 1 : Confessions impersonnelles », in *Méditations pascaliennes*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 44.

16 Georges Duby, *Mes ego-histoires*, Paris, Gallimard, 2015, édition établie par Patrick Boucheron et Jacques Dalarun, avec une introduction de Pierre Nora.

l'espérer, n'a pas un rapport immédiatement naïf et transparent aux souvenirs, à la mémoire. S'il devait faire avec lui-même comme avec un autre objet d'histoire, il essaierait d'abord de poser la question des archives, la question de savoir ce qui archiverait une vie d'historien – question qui n'est pas tout à fait la même que celle que se pose Michelle Perrot par exemple, et qui est celle de la constitution de ses propres archives, mais sur le modèle des archives intellectuelles ou, mieux, des brouillons d'écrivains. Mais à partir du moment où aucun ne s'est vraiment, sincèrement, loyalement, appliqué à lui-même les règles élémentaires du métier – c'est-à-dire en délimitant et en décrivant d'abord le socle documentaire – ce ne sont pas des ego-histoires, ce sont des livres de souvenirs. Et donc, de ce point de vue, appeler ego-histoire cet exercice académique d'auto-réflexivité, c'est une manière de ne pas y croire, c'est une façon effectivement de le péjorer.

Or, le paradoxe tient à ce que c'est à la fois un genre qui est très peu normé, puisque sa désignation d'usage est ironique, puisqu'aucun texte réglementaire ne vient en définir l'attente mais que, précisément pour cette raison élémentaire, parce que ces règles ne sont écrites nulle part, elles s'imposent à tous de manière impérieuse. Je parlais de naïveté : personne ne peut quand même imaginer sérieusement que c'est autre chose qu'une littérature oulipienne, c'est-à-dire une littérature à contraintes, où les gens construisent quelque chose qui a à voir avec ce qu'ils veulent, à un moment donné, qu'on pense d'eux-mêmes, mais qui ne dit rien d'eux-mêmes. Du point de vue du genre littéraire, si on voulait le rapprocher, par approximation, de quelque chose, ce serait de l'autofiction – autofiction au sens propre, telle que définie par Serge Doubrovsky¹⁷ : un récit dont le protagoniste porte de manière implicite ou explicite, et par accident, le même nom que l'auteur.

BM : Vous avez parlé d'ego-histoire mais en réalité ce n'est pas de cela dont il s'agit au départ : on parle d'un mémoire de synthèse de l'activité scientifique...

PB : Oui bien sûr, mais c'est le nom d'usage !

BM : Entre nous, au sein de l'équipe d'Histinéraires, nous parlons de « MSAS » pour Mémoire de synthèse de l'activité scientifique. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il y a un décalage, d'abord dans la manière dont les historiens ont compris l'exercice. Incontestablement les *Essais d'ego-histoire* ont eu une incidence considérable, qu'on retrouve rarement ailleurs, en géographie, ni en sociologie ou en anthropologie ; il n'y a que les historiens qui se sont accrochés à cette idée-là – et c'est quelque chose d'assez intéressant. L'autre élément, au-delà du vocabulaire, ce qui était peut-être moins dérisoire, c'est qu'il y avait un programme – programme qui a complètement échoué par ailleurs, je suis tout à fait d'accord – qui se disait, qui s'énonçait en quelque sorte. Alors

¹⁷ Serge Doubrovsky crée l'expression pour désigner son roman *Fils*, publié aux éditions Galilée en 1977.

que dans le mémoire de synthèse, rien n'était annoncé de la manière dont il fallait parler de soi-même. Et du coup on peut se demander s'il n'y a pas là une sorte d'ambiguïté dont les historiens se sont emparés à leur manière.

PB : Vous avez raison. Mais pour revenir à votre première question : bien sûr qu'au départ, précisément parce que l'inscription éditoriale était située institutionnellement, il y avait l'idée que c'était essentiellement des mémoires de synthèse qu'on allait publier parce que c'était dans ce genre, sous cette norme incertaine, que s'expérimentait quelque chose de contraint et forcé. Il n'était pas exclu que certains, tout en disant qu'ils ne jouaient pas le jeu, le jouaient davantage qu'ils ne le pensaient et ne le disaient. Il y avait là un espace qui pouvait être intéressant. Mais si on ne l'a pas d'emblée annoncé comme tel, c'est peut-être parce que dans mon esprit, je m'étais dit que cela risquait de s'épuiser, et que l'on pourrait aussi avoir envie de publier d'autres types de textes. Ce qu'on m'a proposé aussi parfois. Mais pour l'instant je ne m'y suis pas encore décidé.

L'évolution de la collection

VH : Nous voulions également revenir sur l'évolution de la collection. Vous parliez d'une certaine incertitude, une dizaine d'années après la création de la collection, de premiers ouvrages pris par surprise, puis du « paradoxe de l'invention » et de l'affirmation progressive d'une norme. Quelle est l'actualité de la collection et quel en serait le futur ? Est-ce qu'il y a des projets en cours ? Est-ce que le fait de participer à établir une norme vous donne envie d'arrêter complètement ?

PB : Je ne l'écrirai pas tel quel parce que je ne veux pas insulter l'avenir, mais effectivement c'est assez naturel, assez humain, et, à mon avis, c'est une hygiène assez élémentaire, de se dire, au bout d'un certain temps, qu'il serait bon d'arrêter. On n'est pas obligé d'arrêter comme *Le Débat* s'arrête, c'est-à-dire en disant qu'on s'arrête parce que le monde a disparu. Arrêter, ça voudrait dire évidemment transmettre, passer le flambeau à quelqu'un de plus jeune et qui aurait plus envie que moi. Je pense plutôt à quelque chose comme cela en ce moment. Ne serait-ce que parce que la direction de la collection suppose plusieurs choses : avoir des antennes, être sûr de son jugement. C'est assez personnalisé, ce qui a ses avantages et ses inconvénients. Il se trouve que le premier texte est le mien : je ne l'ai pas vraiment voulu comme ça, mais c'est ainsi que ça s'est fait. Il est peut-être temps de dépersonnaliser la collection, ne serait-ce que parce que je n'ai jamais prétendu que le texte que j'ai écrit et dont je pouvais avoir besoin – texte qui d'ailleurs circule aujourd'hui sous une autre forme, dans une autre collection, en Points Seuil, et donc qui lui-même a pris d'une certaine manière son autonomie –, ce texte-là ne se prétend pas exemplaire.

Je serais embarrassé que certains se croient obligés de vouloir faire la même chose. Et comme par ailleurs, on est d'une génération, d'un moment, d'un milieu, de certaines amitiés, ça peut devenir difficile – et en particulier de refuser. Quand quelqu'un vous envoie son texte, et aimerait bien être publié dans cette collection, si vous pensez que ce n'est pas intéressant, qu'est-ce qui n'est pas intéressant : sa vie ? sa carrière ? C'est trop dur à entendre. Surtout quand on y a mis beaucoup d'espoirs. Vous voyez ce que je veux dire ? Au début finalement je n'avais pas un taux de refus très important, j'allais surtout chercher les textes, mais maintenant j'en reçois beaucoup.

Par ailleurs, ne serait-ce que pour aérer un peu, pour rebattre les cartes. Je pense que c'est le problème de la direction éditoriale, surtout quand on tente, comme je tente de le faire, de l'écarter de la souveraineté un peu vaine d'une direction littéraire qui est celle de l'amateur, du choix qui n'a pas à dire ses justifications et qui viendrait se poser comme ça, de manière hautaine et souveraine sur un tel plutôt que tel autre. Au fond, vous êtes amené à vous prononcer sur des gens qui écrivent pour vous plaire, tout dépend du rapport que vous avez à vous-même : si vous vous aimez beaucoup, vous pouvez trouver ça délicieux et espérer que ça dure le plus longtemps possible ; moi ça m'embarrasse très vite.

La collection comme reflet d'un moment historiographique ou d'une génération ?

BM : Il y a quelque chose qui m'interpelle beaucoup lorsque vous dites que c'est un phénomène de génération, qui est pour moi un symptôme. Je vais essayer de m'expliquer : il y a à la fois une posture éditoriale, généreuse et honnête et quelque chose qui dépasse l'idée même d'« Itinéraires ». Vous avez d'emblée dit que vous avez publié votre mémoire de synthèse dans un moment de colère et aussi dans un moment d'hésitation à continuer effectivement à faire le métier pour lequel vous vous êtes quand même engagé très tôt.

Les *Essais d'ego-histoire*, comme les *Lieux de mémoire* ont paru dans une conjoncture historiographique particulière, ils manifestaient en quelque sorte le triomphe d'une génération d'historiens qui ont réussi une carrière universitaire, une carrière éditoriale et parfois une carrière médiatique assez remarquables. Votre collection me paraît correspondre également à un contexte historiographique mais assez différent, il a été celui d'une crise, celle de la première décennie de ce siècle.

Les textes qui composent la collection « Itinéraires » ne manifestent-ils pas un rapport aujourd'hui assez différent à l'histoire, à l'historiographie, à l'université également ? Cette collection ne porte-t-elle pas la marque de ce rapport ?

PB : Je pense que vous avez raison. En écrivant le texte qu'on m'avait commandé pour *Générationnaires*, le livre dirigé par Jean-François Sirinelli et Yann Potin¹⁸, – et pour dire les choses nettement c'est avec Yann Potin que j'aimerais continuer la collection qui l'intéresse beaucoup –, puis en lisant les témoignages, vous voyez passer des générations, et le mémoire de synthèse correspond à une classe d'âge. Il y a un moment où on habilité. Alors moi qui ai toujours aimé être un peu dans la position du grand frère, c'était pas mal parce que j'ai habilité assez tard, j'avais 44 ans, je ne suis pas du tout précoce – il y a plein de gens beaucoup plus jeunes qui ont habilité avant moi, précisément parce que je n'étais pas absolument persuadé de vouloir être professeur des universités. Bref, on voit très bien que si l'on suit le classement des textes de ce volume, demandés par année de naissance, il y a les plus vieux qui avaient l'âge d'écrire leur ego-histoire et les plus jeunes qui n'ont pas encore l'âge d'écrire leur habilitation. Et il y a ceux qui sont un peu plus vieux et qui sont en fait devenus profs sans avoir à habilité, ceux de la génération de Claude Gauvard¹⁹ ou Élisabeth Crouzet-Pavan²⁰ par exemple, et qui se sont engouffrés dans l'exercice avec une gourmandise, une envie non dissimulée. On les lit en se disant qu'en fait ils ont été frustrés, après avoir sans doute lu tant de mémoires de synthèse, qu'on ne leur ait finalement jamais vraiment posé la question « qu'est-ce qui vous a fait devenir historien ? », etc.

C'était plus difficile pour ceux qui comme moi avaient déjà écrit leur ego-histoire, donc j'ai longtemps hésité, j'ai rechigné et au fond, dans ce texte-là²¹, je me suis posé la question du *nous* : est-ce que *nous* est un pronom historien ? Ce n'est pas du tout évident : au nom de quoi on dit *nous* ? Un *nous* national, un *nous* méthodologique, un *nous* programmatique, un *nous* générationnel ? C'est une question qui m'intéresse beaucoup et qui m'intéresse de diverses manières. J'ai écrit quelques livres qui disent « nous », mais ce n'est jamais le même nous. Ce texte dans *Générationnaires* glose une phrase qui est dans *Faire profession d'historien*, affrontant le ridicule de l'autocitation, et convenant bien volontiers que sa formulation était inutilement agressive. Mais je vais jusqu'au bout de l'exercice, je la cite de nouveau :

Un effort authentique de réflexivité critique passe aussi par l'inscription dans une génération. Je n'ai pas beaucoup d'indulgence pour la mienne, qui a glissé sur le haut d'une vague de recrutements universitaires relativement

18 Yann Potin et Jean-François Sirinelli (dir.), *Générationnaires, XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2019.

19 Claude Gauvard (née en 1942) a soutenu une thèse d'État en 1989 et a enseigné l'histoire médiévale à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne de 1992 à 2009. Voir son texte : « Née en 1942 – Être femme et universitaire des années 1970 jusqu'à nos jours : une chance ? », *ibidem*, p. 281-288.

20 Élisabeth Crouzet-Pavan (née en 1953) a soutenu une thèse d'État en 1989 et a enseigné l'histoire médiévale à l'université de Lille (1990-1997) puis à l'université Paris 4 Sorbonne (depuis 1997). Voir son texte : « Née en 1953 – Quarante ans de solitude, ou presque... », *ibidem*, p. 317-324.

21 Patrick Boucheron, « Né en 1965 – Passer du je au nous », *ibidem*, p. 381-388.

peu sélectifs – elle n’est pas la seule, et fut précédée par bien d’autres – et qui s’est évidemment empressée d’oublier les conditions exactes de son entrée dans la carrière. Cette génération prend les commandes aujourd’hui, pleine de superbe, confortée d’une certaine manière par la crise universitaire. Elle n’a pour l’instant pas proposé grand-chose d’autre intellectuellement qu’une inventivité très chichement dosée, et en tout cas inversement proportionnelle à sa soumission à l’institution qui l’a choyée et brutalise les plus jeunes.

Voilà pourquoi l’idée de promotion, d’école, m’est assez étrangère, parce que je me suis toujours arrangé pour travailler avec des plus vieux et des plus jeunes (surtout des plus jeunes) et j’ai très peu travaillé avec des gens de ma génération. Si on me demandait de poser un regard sur ma génération, ce serait plutôt un diagnostic critique parce qu’effectivement c’est une génération, il y en a eu d’autres avant, qui n’a pas eu d’une certaine manière à prouver grand-chose pour accéder rapidement à quelques leviers de responsabilité. Il ne me semble pas que son inventivité conceptuelle était proportionnelle à son confort institutionnel. Dire ça, c’est déjà désagréable, et même si je ne vise personne, j’admets volontiers que c’est un peu vain, c’est une impasse. Donc plutôt que de mettre en accusation sottement une génération, ou disons la facilité avec laquelle cette génération n’a pas su lutter contre ses propres facilités, il faut plutôt penser le moment historiographique. Peut-être que c’est effectivement en rédigeant malgré tout un peu contraint et forcé ce chapitre de *Génération historiennes* que je me suis dit qu’« Itinéraire », c’est un peu passé pour moi, parce que l’idée c’est quand même de faire coïncider un état de conscience, un *nous* situé dans le temps avec un moment institutionnel.

On voit très bien qu’on peut séquencer les crises de l’université comme l’ont proposé Christophe Charle et Daniel Roche²². Il y a plusieurs moments de crise, mais celui qu’on vit est quand même très singulier, et en parler aujourd’hui c’est encore plus difficile. Avec l’événement en cours dont on ne sait pas vraiment quelles seront ses conséquences, on n’est pas non plus au maximum de notre motivation. Je ne sais pas, il faut trouver la juste distance entre la sincérité d’un engagement et la loyauté qu’on doit aussi à une institution, parce que par ailleurs je déteste cracher dans la soupe. Je pense qu’il faut défendre l’institution universitaire.

BM : Je voudrais revenir sur les grandes différences entre l’ego-histoire et « Itinéraires » et sur ce que sont devenus les mémoires de synthèse. Je me demande si c’est la collection qui a eu une incidence sur leur évolution ou si, au-delà de la collection, il s’agit de quelque chose qui appartient à votre génération, à un moment historiographique, mais aussi plus largement à un moment historique, qui interpelle votre génération. Finalement dans la

22 Daniel Roche, « Les historiens aujourd’hui : remarques pour un débat », *Vingtième siècle. Revue d’histoire* 12, 1986, p. 3-20. Christophe Charle, « Crises universitaires et réforme en France. L’éternel retour », in Stéphane Beaud et Mathias Millet, dir., *L’université pour quoi faire ?*, Paris, PUF/Vie des idées, 2021.

collection, on sent dans tous les textes un même souci, une même interrogation et au-delà des différences dans les postures et dans les formes de l'engagement, quelque chose essaie de s'exprimer : une sincérité, une loyauté par rapport à l'institution, peut-être, mais, surtout, un certain sens de la responsabilité intellectuelle que peut avoir un historien dans la société d'aujourd'hui.

PB : Il y a là une sorte d'effet de synchronisation. C'est une génération, mais une génération n'est pas un fait biologique, elle est historiquement constituée par l'événement de référence quand on avait 20 ans, en 1985 pour moi. Cette question de l'histoire, je veux dire de l'histoire qui nous engage, celle dont on a pu se sentir frustré ou orphelin, cette idée autour de laquelle je tourne, la voici : je suis d'une génération, qui a pu avoir à un moment donné l'idée, l'illusion qu'elle ne vivrait rien de grand et qu'elle serait toujours à l'ombre d'une génération prestigieuse qui avait vécu des choses, laquelle n'était pas absolument convaincue de la nécessité de les partager mais laquelle, en revanche, était tout à fait enthousiaste à l'idée de dire que c'était mieux avant. C'est particulièrement évident d'un point de vue éditorial : cela alimente la petite musique, à mes yeux pernicieuse, que l'édition en sciences humaines aurait connu une parenthèse enchantée de 1975 à 1985. En plus, du point de vue historiographique, ma petite contribution, c'est d'avoir travaillé également sur ces gens-là, comme Georges Duby, qui a aligné tous les succès institutionnels, littéraires, éditoriaux. Ce n'est pas absolument évident de lutter contre ce sentiment nostalgique quand on travaille sur ce genre de personnes. Voilà 1985 pour moi. Et quand on lit *Génération historienne*, on se rend compte que 4 ans après, ceux qui avaient 20 ans en 1989, n'ont pas eu tout à fait la même idée que l'histoire c'était avant eux.

Je pense que cette collection documente également une diversité, en partie générationnelle, du rapport à l'engagement. Il y a des textes qui sont complètement dégagés, esthètes : c'est le cas de celui de Karol Beffa²³, ou ceux de Darwin Smith et Martine Pagan²⁴, avec pour ces deux derniers cas un certain rapport à la psychanalyse. Je pense qu'aujourd'hui il y a quelque chose devant nous : un diagnostic un peu lucide sur la manière dont on pourrait désynchroniser positionnement politique et posture historiographique pour défendre l'idée qu'effectivement un engagement historiographique ne vaut pas militantisme, ou alors, inversement, le militantisme dans l'engagement historiographique peut exister. C'est par exemple la question posée par Patrick Garcia et Stéphane Michonneau, mais aussi de manière différente par Ludivine Bantigny. Si le titre de Ludivine était le dernier publié, on pourrait dire qu'il y a un changement de posture. C'est une question ouverte aujourd'hui, une question qu'on doit se poser sérieusement, y compris si l'on doit un peu se brouiller avec des amis. Les questions sérieuses se recon-

23 *Par volonté et par hasard*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018.

24 *Dans le corps du texte*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017.

naissent en ceci qu'elles peuvent faire qu'on se fâche avec des amis. Mais il y a quelque chose qui ne va pas dans la volonté de faire de l'histoire une sorte de glu des convictions, c'est-à-dire un exercice qui va nous faire adhérer à nos propres croyances et où on va sans cesse se convaincre qu'on est du bon côté. C'est quelque chose avec quoi j'ai un peu de mal, mais je ne vais pas dire que c'est générationnel, parce que, en fait, je crois qu'il y a des générations plus jeunes – il suffit de lire justement dans *Génération historienne* celles qui n'ont pas écrit encore leur habilitation – qui vont pouvoir critiquer cette posture disons très militante.

Je voudrais dire un mot quand même d'un texte qui est le dernier publié dans la collection et qui m'importe beaucoup, c'est celui de François Foronda qui s'appelle *Les retours*²⁵. Le texte m'importe beaucoup parce que son auteur est un ami cher, qui fut par ailleurs mon premier étudiant – alors là pour le coup on y va cash avec les effets de réseau d'amitiés, de génération. Qu'est-ce qu'il a retenu de tout ça ? Son texte pour moi est très peu historiographique, il est susceptible sans doute de laisser sur sa faim ou de frustrer une lecture professionnelle, mais il va jusqu'au bout de l'exercice auto-fictionnel de révélation à soi. Il y a deux choses qui me semblent intéressantes dans le texte de François Foronda : d'abord le rapport aux archives. Il propose une sorte de fiction d'archives, décrivant à la fois un dossier de travail sur sa propre activité d'historien et un dossier très personnel puisque c'est le dossier médical de sa mère qui est en train de perdre la mémoire. C'est donc l'histoire d'un historien qui a sur son bureau deux dossiers, celui pour faire de l'histoire et celui de sa mère qui perd la mémoire et qui, avec des photos de famille, présente même une révélation, une exposition de sa sexualité qui vaut, pour un milieu académique qui n'était pas forcément au courant, une mise à l'épreuve. On n'a jamais été aussi loin dans la tentative d'expliquer un point de vue absolument singulier sur un travail historique, sur son rapport à la mémoire, à la famille. C'est un texte qui me touche, qui a sans doute une valeur littéraire supérieure à sa valeur historiographique, ce que je peine à considérer comme autre chose qu'un compliment. On va dire qu'il ne documente pas grand-chose, qu'il n'est pas représentatif d'un courant, d'une génération mais peut-être d'un moment historiographique où on va avoir des gens dans une posture plus directement frontalement militante et d'autres dans une posture plus déagée, c'est-à-dire engagée dans autre chose, engagée dans l'écriture, engagée dans une réflexion, mais pas dans une adéquation entre la position historiographique et le positionnement politique.

25 *Les retours. Lieux de mémoires d'une vocation historienne*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019.

Avant la publication, l'habilitation : le mémoire de synthèse comme objet académique

BM : L'évocation de l'exemple de F. Foronda me fait penser à un autre retour, celui de l'exercice de l'habilitation. Je suis frappé que dans ces textes et dans ceux qui sont publiés en particulier, et c'est là qu'il y a de l'exceptionnel-normal, il y ait cette tentative d'affirmation d'une position – qu'elle soit d'ailleurs sûre ou incertaine, qu'elle soit tâtonnante ou qu'elle soit assurée – dans un exercice qui au départ ne l'exige pas du tout. Même si les règles n'ont pas été énoncées clairement, il a fonctionné sur le mode de l'ego-histoire.

Il y a un paradoxe, il y a une prise de risque qui rend parfois difficile l'évaluation de certains de ces textes. C'est d'abord un exercice académique moins risqué évidemment qu'une soutenance de thèse parce que là on est on est entre pairs, on est déjà reconnu dans l'institution, on est là pour être habilité, il y a donc dans cet exercice une demande que je vais volontairement simplifier : la présentation d'un parcours, ce qui a été fait, ce qui en a fait la cohérence ou l'incohérence. C'est ce qui, en fait, est demandé régulièrement aux chercheurs du CNRS²⁶. Mais il n'y a dans ce dernier cas aucun appel d'aucune sorte à une confession personnelle, ni à une prise de risque. Avec la collection « Itinéraires », cela devient une prise de position publique qui ignore le jury.

Dès lors, j'ai envie de vous poser la question à vous : lorsque vous faites votre habilitation, vous rédigez votre mémoire, comment vous êtes-vous positionné par rapport à cette question ? Y avez-vous vu une opportunité de le faire ? Y avait-il là un moyen d'exposer votre colère ? Était-ce le moyen et le moment de le faire ? Comment appréhendez-vous l'idée d'un surinvestissement dans un texte à l'occasion d'un exercice qui ne le demande pas ?

PB : Si je me souviens de mon état d'esprit, cela vient là encore du fait que j'habilite avec retard. C'est-à-dire que j'en ai fait un peu trop – c'est un peu comme les yaourts qui ont une date de péremption, on est quand même très largement au-delà, et au-delà aussi de la capacité à rendre raison de tout ça. J'avais commencé effectivement par rassembler le recueil de travaux et il y en avait beaucoup... Je ne dis pas cela pour me vanter, mais parce que ce recueil partait un peu dans tous les sens, était très foisonnant. Et n'ayant pas été au CNRS, n'ayant pas justement eu à faire régulièrement cet exercice de mise au point, je n'aurais pas été vraiment très à l'aise si on m'avait demandé : mais alors toi qu'est-ce que tu fais ? J'aurais dit, je travaille sur l'Italie, mais en même temps j'ai dirigé *L'histoire du monde au xv^e siècle*²⁷ et puis j'ai écrit *Léonard et*

26 Le CNRS demande aux candidats à un poste de chargé de recherche, de directeur de recherche, ainsi que lors des évaluations nombreuses qui jalonnent la carrière d'un chercheur, la présentation d'un projet de recherche qui articule la trajectoire d'une carrière et les projets à venir.

27 *L'histoire du monde au xv^e siècle*, Paris, Fayard, 2009.

*Machiavel*²⁸. Que viennent-ils faire là ? Donc pour relier tout cela, il fallait quand même resserrer un peu le gigot, ficeler tout cela. Dans mon exemplaire de soutenance, ce volume s'appelait « le ruban », précisément parce que ça empaquetait quelque-chose, qui n'était pas un cadeau, mais un truc un peu saisi.

En tant que garant d'habilitation, si je veux bien effectivement jouer le jeu de l'institution, je me souviens aussi que c'est un exercice que je peux effectivement proposer aux autres. Quand quelqu'un me demande « qu'est-ce que je dois faire ? », je réponds : « Ce que tu veux. Si tu veux effectivement subvertir l'exercice pour t'expliquer avec toi-même, tu as le droit de le faire, mais ce n'est pas une obligation. Pour ma part, j'ai pris ce droit – d'autres aussi avant et après moi – mais ce n'est pas une obligation. Si tu ne veux pas, tu peux revenir à la lettre : écrire un "mémoire de synthèse". » Comme garant, cela ne me posait aucun problème d'avoir un texte de 40 pages, qui se contentait d'être le guide de lecture du dossier.

Pour quelqu'un dont le travail est homogène, continu, cohérent, on peut effectivement s'en contenter. Mais pour quelqu'un qui, comme moi, a fait un travail un peu foisonnant, un peu compliqué, un peu tordu, le guide de lecture que j'ai voulu sincèrement faire ne suffisait pas. Qu'est-ce qui liait tout ça, qu'est-ce qui reliait tout ça, sinon moi-même ? Il y a donc un moment où l'auto-réflexivité est aussi une manière de prendre au sérieux la synthèse. Peut-être qu'effectivement ce qui relie tout cela, c'est quand même l'histoire d'un regard, l'histoire d'un point de vue. Ensuite j'ai raffiné parce que je me suis dit : je relie tout ça, donc je me relis, je relie le tout et je le relie à la lumière d'une seule phrase de Walter Benjamin. Là c'est ma propre folie, on n'est pas obligé de faire ça, mais c'est une forme de rassemblement, c'est une forme de synthèse.

BM : C'est peut-être un défi qu'on se fixe à soi-même, de se raconter autrement. Dans ce que vous dites qu'il y a quelque chose qui relève du mémoire de synthèse à mon sens, c'est-à-dire la synthèse intellectuelle de ce qu'on a fait, ou du moins la tentative de le faire, mais sans pour autant qu'on s'implique soi-même, j'allais dire au travers d'une sorte de regard auto psychanalytique.

PB : Absolument. Mais parfois il n'y a pas d'autre unité que soi-même. L'unité peut être réticulaire. Parfois on peut dire : je fais de la lexicométrie historique, ou je fais de l'histoire des prix. Les mémoires d'archéologues par exemple sont intéressants. Ce n'est pas du tout le même rapport à la temporalité de la recherche : nous historiens des textes, ça ne coûte pas grand-chose de courir après nos curiosités, alors que l'archéologue n'aura que quelques chantiers dans sa carrière, ce n'est pas le même investissement, et le choix est lourd de conséquences. Donc sur le plan psychanalytique, qu'est-ce qu'il a à dire ? Il fera les trois pages qui sont les mêmes que tout le monde, « j'ai vu *Indiana Jones*, j'ai voulu devenir égyptologue... ». Mais une fois qu'il a dit ça...

28 Léonard et Machiavel, Lagrasse, Verdier, 2008.

La politique de l'habilitation en histoire

BM : Je voudrais revenir sur la question de l'habilitation à diriger des recherches, parce que c'est un exercice un peu singulier, même s'il y a des habilitations dans d'autres pays. Elle vous a concernés vous, votre génération et les générations qui suivent, de manière particulière. C'est un exercice qui a été au départ pensé et voulu comme une manière de faire la différence entre les maîtres de conférences et les professeurs : il s'agissait de créer un échelon intermédiaire mais aussi de faire gagner du temps pour l'accès au professorat, ne plus devoir passer par les 10-15 ans exigés habituellement par la thèse d'État. Comment comprendre que cet exercice soit interprété très différemment d'une discipline à l'autre ? Dans la plupart des disciplines dites scientifiques, les candidats peuvent mettre quelques semaines à préparer leur habilitation, alors que les historiens sont confrontés à des exigences lourdes, et de plus en plus lourdes. Comment comprendre qu'il n'y a pas eu plus de résistance parmi les nouvelles générations ?

PB : Non seulement il n'y a pas eu de résistance mais l'essentiel, comme vous le dites d'ailleurs, du « droit » de l'habilitation est un droit imaginaire qui aggrave la contrainte initiale. Là où effectivement les textes indiquent « mémoire original », les collègues lisent « mémoire inédit » : quand on y pense, c'est un exemple extraordinaire de haine de soi. Il y a des textes qui sont un peu contraignants, qui vous demandent de faire quelque chose et vous faites quelque chose de plus difficile et de plus long qui va vous coûter davantage avec toutes les conséquences que vous pointez : retard à la promotion, inégalités croissantes, écart qui se creuse entre les hommes et les femmes.

Ce sont des questions assez graves. À titre personnel, je suis extrêmement critique vis-à-vis de cette auto-institution – je ne suis pas du tout spécialiste, mais j'ai cru comprendre qu'effectivement dans le contexte français, il y a eu, à plusieurs reprises, des propositions institutionnelles de la part du ministère pour que l'habilitation soit plus rapide, plus facile, et au fond déritualisée. Finalement, ce sont toujours ce qu'on appelle les collègues, ce qu'on appelle la communauté, c'est-à-dire en fait bien souvent sa part la plus conservatrice, académique, qui s'est arrogé un droit imaginaire d'imposer des contraintes. Ça aurait dû être un *aggiornamento*... D'ailleurs, lors des discussions concernant la LRU [loi sur l'autonomie des universités] en 2007, il y a eu une proposition de supprimer l'HDR...

BM : Et pourtant on a l'impression qu'au contraire, elle s'est consolidée...

PB : Il y a là effectivement quelque chose qu'on ne peut pas décrire autrement que comme une servitude volontaire qui me met en colère...

BM : Bourdieu parlait de la violence symbolique qui est d'autant plus efficace qu'elle est complètement intériorisée... Vous parlez vous-même de la violence que les candidats se font à eux-mêmes en augmentant la norme.

PB : Ce que je peux dire... Puisqu'il faut quand même dire ce que l'on a fait. J'ai effectivement fait une thèse rapidement, sans traîner, ce n'était pas une petite thèse mais je l'ai faite vite et ensuite j'ai eu la chance de pouvoir m'adonner à des projets divers et variés. J'ai été à l'Institut universitaire de France (IUF) : s'il n'y avait pas eu l'IUF, je n'aurais pas fait des diversions, soit très singulières comme *Léonard et Machiavel*, soit très collectives comme *L'Histoire du monde au XV^e siècle*. Ensuite, j'ai fait un mémoire inédit sur Ambroise de Milan. Mais, en 2009, mon habilitation – ce que les gens appellent ainsi en la confondant effectivement avec la thèse d'État – n'est pas du tout faite en réalité. Certes je présente beaucoup de choses dans le dossier, qui contient 6 volumes, plus de 2 000 pages – c'était épais. Il y avait effectivement un mémoire de synthèse qui est publié un an après comme livre – là, c'est un excès de zèle. Mais mon mémoire inédit, en 2009, à l'inverse, il n'est ni fait ni à faire. La preuve, c'est que je l'ai publié l'année dernière, j'ai mis dix ans pour lui donner une forme²⁹.

Mon ego-histoire était prête mais mon mémoire inédit pas du tout ; ce n'était pas encore un livre, quelque chose comme un recueil d'articles en voie de remaniement et, maintenant je peux le dire, je n'ai aucun problème : mémoire original, ça ne veut pas dire mémoire inédit, ça veut dire que n'importe quel texte que vous faites après votre thèse qui est sur autre chose que votre thèse vaut habilitation. Mon projet s'appelait « Recherches sur Ambroise de Milan » où j'avais remployé quatre ou cinq articles que j'avais déjà écrits – sans dire que je faisais autre chose que ce que je faisais – que je n'avais pas mis dans mon recueil d'articles. Le projet commençait et était lié par une introduction provisoire qui a disparu dans l'opération de réécriture. Je disais alors : « Je vous livre un texte dans un état provisoire et vulnérable, ce n'est pas un livre, il faudra des années pour que cela le devienne ; c'est un chantier en cours et il serait intéressant d'en parler maintenant. »

Donc, je n'ai pas fait de zèle sur le mémoire inédit. En tant que garant, j'ai fait soutenir des habilitations qui ressemblaient assez à ce qu'elles devraient être vraiment, c'est-à-dire des chantiers en cours. Personne ne songe à reprocher quoi que ce soit à un travail qui a une forme de sincérité dans son exposition tel qu'il est à un moment donné. L'habilitation, pour moi, ce n'est pas un texte, c'est un moment, un moment où on peut dire : voilà où j'en suis. Idéalement, on devrait pouvoir dire : voilà ce que j'ai sur mon bureau.

BM : Si je comprends bien ce modèle, il est tout à fait conforme finalement à la norme de départ. Il y avait en fait deux exercices, avec un « ou » qui est finalement devenu, dans la plupart des disciplines et en particulier en histoire,

29 Voir *La Trace et l'aura : vies posthumes d'Ambroise de Milan (14^e-15^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2019.

un « et » : mémoire inédit ou recueil d'articles et mémoire de synthèse. En histoire, dans les faits, les trois sont exigés.

Dans le cadre du colloque final de l'ANR, nous avons organisé une table ronde assez intéressante avec plusieurs générations d'historiens pour discuter de cela. Parmi les gens qui siègent encore actuellement au CNU, les positions étaient assez fermes : c'est le « et » qui prévaut, et pas seulement. En histoire médiévale, les exigences seraient : cinq à six cents pages pour le mémoire inédit, au moins autant pour le recueil et une centaine de pages pour le mémoire de synthèse. Ça veut dire qu'il y a une sorte de comptabilité qui est tenue ; une exigence qui pose des questions sur la norme intériorisée. Je m'interroge beaucoup, peut-être vous aussi : qu'est-ce que cela veut dire ? Quel espace reste-t-il si les textes ne sont pas rediscutés, ou que, même lorsque le ministère propose une autre voie, la règle du jeu n'est pas changée ? Cela dit quelque chose de la communauté historienne d'aujourd'hui, de la manière dont elle fonctionne, de la manière dont elle se reproduit pour le dire comme Bourdieu l'aurait peut-être dit. Et quelle marge reste-t-il aux jeunes générations ?

PB : Oui, c'est vrai, mais on ne peut en vouloir aux jeunes de ne pas se révolter même si, de fait, il y aurait de quoi... Pourquoi ? La réponse est dans la question. Elle pourrait être apportée par des anthropologues de la tribu des médiévistes par exemple, qui analyserait l'incroyable inventivité des sociétés humaines pour se compliquer la vie. Dès qu'il y a un choix dans cette institution qui se prétend honorable et vénérable, elle va choisir le plus contraignant, elle va toujours choisir le plus difficile parce que fondamentalement elle veut sa propre reproduction ce qui suppose de retarder les carrières. Collectivement, c'est suicidaire, ce que vous dites est tout à fait juste. Les médiévistes par rapport aux historiens, les historiens par rapport aux géographes... personne n'a intérêt à retarder la promotion dans le corps A [professeurs], la question est de savoir quand est-ce qu'on passe du corps B [maîtres de conférences] au corps A. N'importe quelle communauté aurait plutôt envie de favoriser ce passage, mais nous, on fait le contraire.

Les possibles effets de la collection sur l'exercice académique

VH : Je vais rebondir là-dessus en étant peut-être un peu provocant. En reprenant ce que vous disiez sur le mémoire original qui devient mémoire inédit et donc de l'auto-servitude dont font preuve les historiens et les historiennes. Comme vous le disiez vous-même, si vous n'avez pas fait de zèle pour le « mémoire original », vous en avez fait un peu avec le mémoire de synthèse. Vous avez très bien expliqué la raison qui vous a conduit personnellement à cette démarche – la nécessité d'enrubanner le travail foisonnant qui constituait votre dossier –, mais on observe que cette tendance (« faire du zèle » sur le mémoire de synthèse) se généralise, et la collection en est aussi le

symptôme. Il me semble très important de comprendre ce mécanisme d'auto-servitude qui n'interdit pas qu'il puisse y avoir derrière ce zèle une démarche très personnelle, « honnête », parfois même vécue comme nécessaire : dès lors que l'exercice est pris au sérieux, pourquoi son contenu ne mériterait-il pas d'être publié ? Pour vous c'est un moment de colère qui a justifié l'envie d'aller au-delà des attendus, d'autres diraient peut-être qu'ils ont eu plaisir à s'affranchir des normes de l'exercice académique. Mais le fait d'en faire une collection, centrée sur les mémoires de synthèse, participe à créer une nouvelle norme : faire de ces textes des textes potentiellement publiables au même titre que le mémoire original, ce qui n'était pas du tout le cas lors de la mise en œuvre du décret.

Se pose donc la question des effets de ces initiatives éditoriales (qui dépassent la seule collection « Itinéraires »), alors même que l'on est dans une période de fortes pressions à la publication : est-ce qu'en participant à faire du mémoire de synthèse un texte publishable, on ne contribue pas à alourdir encore la charge de travail que représente l'habilitation ? Deuxième question en lien avec vos attaques concernant l'habilitation : la publication des mémoires de synthèse ne contribue-t-elle pas à fixer un exercice qu'on voudrait voir réformer ? D'ailleurs, si l'habilitation est supprimée demain, la collection « Itinéraires » est terminée... La collection n'a évidemment pas d'influence directe sur une telle décision, mais est-ce qu'elle ne participe pas à forger les normes qui contraignent, de l'intérieur, la communauté historienne ?

390

PB : Je vous remercie beaucoup pour votre question. Elle me plaît beaucoup. Je suis tout à fait d'accord. Peut-être suis-je en train de rassembler des arguments pour transmettre cette collection et que vous m'en donnez un très sérieux. Vraiment. Vous exprimez bien plus clairement que moi ce qui est un véritable dilemme, peut-être même un malaise. Oui je me reproche, je peux le dire, je me reproche – on peut dire involontairement, mais ça n'enlève rien à ma responsabilité –, d'avoir rehaussé le niveau par des effets qui sont aussi les effets de l'éditorialisation, alors que je milite plutôt pour son abaissement.

Face à un obstacle, ma réponse personnelle a toujours été de me dire que s'il faut le passer, autant essayer d'y mettre du sien parce que ce sera moins désagréable. Ça m'était très désagréable de faire ce mémoire, et cela a été pour moi, très honnêtement, une manière de le faire passer. J'ai mis deux mois à écrire ce texte-là, *Faire profession d'historien*, alors que les gens peuvent écrire cela en quinze jours. Ce n'est pas du même ordre que de demander à des gens de faire une deuxième thèse, mais j'ai mis deux mois, et deux mois d'écriture parce que je ne déteste pas écrire. Après je disais : « Ce n'est pas parce que je l'ai fait que vous êtes obligé de le faire ! » Mais vous avez parfaitement raison de dire que, au fond, c'est le mouvement historiographique inévitable : on le fige, on le réifie sans doute par le fait même de l'éditorialisation, en transformant toute échappée individuelle en obligation collective... On avait par exemple une discussion avec Romain Bertrand sur cette capacité qu'on a

d'accepter le devenir-slogan d'expérimentations singulières. Il écrit *L'histoire à parts égales*³⁰ parce qu'il a envie d'écrire *L'histoire à parts égales*, parce que ça le libère de plein de choses, et enfin parce que le titre est plutôt bien trouvé. Mais cela oblige toute une génération à dire : je suis désolé, je vous livre une histoire qui n'est vraiment pas « à parts égales ». Il n'y a pas de problème, on ne va pas s'excuser de ne pas faire ce qu'on n'a pas fait. Il est vrai que je pourrais vous dire que je ne suis pas responsable parce que c'est le mouvement historiographique que de transformer en contrainte collective ce qui a pu libérer quelqu'un individuellement. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas prendre ses responsabilités. Peut-être que le temps est venu de dire « Que tout le monde se calme ! ». Mais ça ne vous arrangera pas non plus !

VH : Tout à fait. Il se passe la même chose avec Histinéaires.

PB : Oui c'est ça. Mais puisque vous avez une vision d'ensemble, est-ce que de fait on se calme ou ça continue à être une surenchère ?

BM : Qu'est-ce qui se calme ? Le niveau d'exigence ne se calme pas. Vincent Heimendinger a fait une étude sur l'écart entre la date de soutenance de thèse et l'habilitation³¹ – il le dira mieux que moi – et constate effectivement que ce qui était voulu dans les années 80, un raccourcissement de la préparation à la carrière très longue au moment de la thèse d'État, n'est pas réalisé. Maintenant, on a retrouvé largement la même temporalité, même lorsque les gens font des thèses rapides. Il y a surtout de grosses différences entre les parcours d'excellence comme le vôtre, passant par Normale Sup, où les gens peuvent aller très vite et vont très vite souvent – vous avez un peu tardé pour l'habilitation mais vous avez cumulé beaucoup de choses donc ce n'est pas forcément un retard –, et d'autres moins linéaires, entre les carrières strictement parisiennes et celles menées en province, entre les trajectoires professionnelles des hommes et des femmes, les écarts sont parfois énormes. En fait il y a des effets très pervers dans le système actuel : je pense aux effets sur les femmes qui paient cher effectivement ce genre de contraintes...

PB : Bien sûr ! C'est là où effectivement la révolte serait légitime. Ce système ne rend pas compte de l'extraordinaire diversité des parcours et des conditions objectives réelles d'exercice de ce métier. Appliquer une norme commune à des situations aussi disparates et aussi hétérogènes, c'est évidemment meurtrier du point de vue de la justice sociale. C'est pour cela effectivement qu'il faudrait militer fermement pour un système qui permettrait de rendre compte des différents styles de recherche. Lorsque je disais que j'avais habilité tard, c'était une manière de rendre compte d'une carrière qui avait été un peu retardée : mais vous avez raison de corriger un peu, retardée parce que

30 *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (xvf-xvii^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

31 Dans ce volume, voir la contribution de Vincent Heimendinger.

j'avais fait plein de choses intéressantes et parce que j'avais eu de nombreuses sollicitations. Je ne peux pas dire exactement la même chose que quelqu'un qui a fait avec honnêteté, probité, régularité son métier, qui a tout de suite pris des responsabilités, qui a creusé un seul sillon. Pourquoi lui demander à ce moment-là des centaines de pages d'autoanalyse ? Cela n'a aucun sens. Non pas parce que c'est moins intéressant et que ne serait pas une singularité, mais parce que ce n'est pas juste...

L'écriture de soi dans les mémoires de synthèse

VH : Comme vous l'avez dit, on se rend parfois compte qu'on est soi-même le seul lien de l'ensemble de ses travaux. Et pourtant ce qui est intéressant c'est qu'il y a assez peu de mémoires de synthèse – et assez peu dans votre collection – qui prennent la forme d'un récit proprement autobiographique. Vous avez parlé de l'histoire d'un point de vue ou d'un regard, mais à la lecture on a assez peu l'histoire de celui qui porte ce regard. On ne sait pas, ou pas souvent, le contexte dans lequel vit et travaille cette personne, les raisons profondes qui pourraient l'avoir poussé à écrire. La collection a-t-elle, ou non, vocation à accueillir des autobiographies ?

PB : Vous avez raison. C'est vrai qu'on a le sentiment que par l'auto-réflexivité les gens disent beaucoup d'eux-mêmes mais en fait la question c'est de savoir quel est le point aveugle : où est l'angle mort ? Il y a des angles morts énormes dans le récit, dans l'itinéraire, dans le récit de vie. Il y a par exemple l'angle mort de la sexualité et d'une manière générale toute la vie personnelle – ça, ce n'est pas plus mal. Une anecdote amusante : j'étais en retard tout à l'heure parce que j'étais interviewé par *La Croix*, qui est partenaire de *Quand l'histoire fait dates*, qui est une émission pour Arte que j'ai produite et que je présente. On me pose des questions, c'est un entretien – j'en ai fait quelques-uns des entretiens – et à la fin : « Je suis désolé, c'est pour notre lectorat, c'est une question un peu embarrassante, est-ce que vous avez la foi ? » « Ça ne me pose pas de problème, je peux vous répondre : non je n'ai pas la foi. » Mais c'était quand même assez intéressant parce que je suis médiéviste, je n'arrête pas de parler de religion, j'ai écrit un livre sur saint Ambroise... Donc ce n'est pas incongru quand même. Si on veut prendre vraiment au sérieux l'auto-réflexivité... Et c'est la première fois qu'on me pose la question. Peut-être que les gens le savent et que ça se sent, mais beaucoup d'historiens médiévistes le sont parce qu'ils aiment le « Temps des cathédrales », dans un sens qui est également dévotionnel. Je ne dis pas que ce n'est pas bien, mais ils ont quand même un certain rapport avec leur sujet ; et ce n'est pas absolument anormal à un moment donné de poser la question de la sincérité de ce lien.

BM : Oui et ce n'est pas anormal de répondre comme vous avez répondu. On n'est pas obligé d'adhérer à son objet tout de même.

PB : Vous voyez, c'est ce genre de truc, les convictions religieuses, qui est-ce qui en parle ?

BM : J'ai un problème avec cette attente quand même énorme vis-à-vis des mémoires de synthèse, qui porte justement sur la confession ou l'autobiographie. En fait est-ce qu'avec cette attente, on ne passe pas à côté de quelque chose de plus essentiel, à savoir la manière dont s'exprime dans ces textes, du point de vue de la réflexivité, ce qui relève de l'ordre des pratiques : comment je fais mes recettes ? Comment je fais ma petite cuisine ? Comment je lie les choses puisque vous avez parlé du ruban ? C'est quand même ce qui se joue et qui ressemble à l'exercice qui est demandé au CNRS – même si ce n'est pas comparable parce qu'il n'y a pas le même enjeu, qu'il n'y a pas de jury, ni la même évaluation. Je me demande comment vous appréhendez ces effets sur le rapport de l'historien à lui-même, sur les enjeux, les questions d'historiens, les nouvelles méthodes, les débats, les controverses, la fabrique de l'histoire, le *Faire profession d'historien* (premier titre de la collection), sur l'atelier de l'histoire...

PB : Oui, en fait je pense qu'on pourrait, et qu'on devrait, aller plus loin sur la fabrique, c'est sûr. C'est toujours intéressant, notamment du point de vue documentaire. Comme vous le dites très justement, on peut lire des pages et des pages de confessions, de souvenirs, de réflexions, d'autobiographie, en n'étant pas plus avancé que ça sur le métier d'historien. De ce point de vue, c'est vrai que la position de Duby était originale : dans *L'histoire continue*, il nous dit ce qu'il fait, et ça nous renseigne sur ce qu'il pense devoir dire de ce qu'il fait, mais pas sur ce qu'il fait réellement. Même quand il feint d'étaler ses fiches sur le cartulaire de l'abbaye de Cluny, on l'a vu, on le sait même puisqu'on a travaillé sur ses archives, il y a quelque chose d'en partie fabriqué, mais ce n'est pas grave, c'est inévitable. On est historien, et quand on fait l'histoire des historiens, on ne prend pas pour argent comptant leurs proclamations et il serait quand même effectivement intéressant de rentrer plus dans l'atelier avec une sorte de volonté d'auto-description. Celui qui a eu le plus de succès dans la collection, non seulement en termes de ventes mais d'usages auprès des collègues – je dirais d'identification et d'émancipation – c'est celui d'Étienne Anheim³², qui est je pense le plus proche de ce que vous dites. Il est aussi un peu le contraire de ce que je viens de dire de Duby : il n'y a pas d'effets de manche, c'est une sorte de tentative presque perecquienne d'épuisement du lieu historien. Voilà ce qu'il propose à son lecteur : je vais parler de tout ce qui fait la pratique de l'histoire, et pas seulement de ce qui est le plus flatteur ; je vais par exemple vous expliquer comment on mène une évaluation, qu'est-ce qu'une note critique, etc. Il s'agit d'essayer d'épuiser le lieu historien, par une auto-description de l'exercice de l'histoire, et de manière assez sobre je crois. Je sais bien que par rapport au sien, mon texte, je le dis très volontiers, est déjà daté, y compris dans sa manière d'asséner

32 *Le travail de l'histoire*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018.

et de provoquer. Étienne Anheim, à l'inverse, est incorrigiblement modéré, il a souvent raison (cela exaspère certaines personnes mais enfin on a plutôt besoin de gens qui ont souvent raison), sur tous les sujets il a un point de vue raisonnable – son seul tort est de continuer à croire que ce point de vue raisonnable va triompher dans le monde. De toute façon son texte m'intéressait. Et pour le coup, Étienne fait partie des gens qui, lorsqu'il l'écrivait, avait une petite idée d'un débouché éditorial possible.

J'ai publié quelques textes, le mien aussi, qui ont pu peut-être entraîner et même donner envie à certains de se libérer, de s'émanciper et d'autres – je suis parfaitement d'accord avec vous et je vous remercie de le dire – qui ont pu inhiber, intimider, impressionner. C'est un vrai défaut. Et j'étais un peu inquiet avec Étienne Anheim, je me disais : est-ce que son livre ne va pas être encore un coup de massue pour des jeunes qui vont se dire : « – c'est tout ça qu'il faut faire ? » Parce que dans le genre « brute de travail », Étienne... En fait on a eu plein d'excellents retours. Le livre s'est un peu échangé auprès de doctorants ou de jeunes maîtres de conférences comme un texte rassurant, un peu générationnel parce que c'était une description de l'exercice du métier sans effets et qui ne cherchait pas à hiérarchiser, qui parlait de tout, qui décrivait, par exemple sa soutenance de thèse ratée et tout cela sans acrimonie. Je trouve que son ton est assez admirable : c'est admirable d'avoir cette sorte d'égalité d'humeur pour dire les succès et les échecs. C'est toujours ce qui manque dans les essais d'ego-histoire : quand on dit, « je vais faire la liste de toutes mes foirades », « un CV devrait être aussi la liste de toutes les candidatures inabouties, de tous les dossiers que j'ai envoyés », mais c'est également complaisant, c'est également exagéré. Ce qu'il faudrait, c'est pouvoir parler avec le même ton de ses succès et de ses échecs et c'est ce qu'a fait Étienne Anheim. Ce texte-là, du fait de son calme et du côté exhaustif de la description de la fabrique, a eu cet effet positif qui est celui de faire rentrer dans l'atelier.

Le moment de l'auto-réflexivité comme laboratoire d'écriture ?

VH : Je voulais évoquer la question de l'écriture. Le mémoire de synthèse – et je pense que la collection en rend compte –, est un exercice d'écriture particulier : on a parfois l'impression que c'est un moyen d'écrire plus librement, du moins sans devoir se soumettre aux exigences scientifiques ou aux exigences académiques habituelles. Comme vous le disiez, il n'y a par exemple presque aucune mention d'archives, on peut écrire sans notes, etc. On peut alors penser que le mémoire peut parfois être un support pour des ambitions littéraires. Vous avez dit qu'il n'y avait pas de ligne éditoriale stricte dans la collection, qu'il y avait justement la volonté de publier des textes à chaque fois assez différents, sans créer un genre. Mais est-ce que la collection a des critères du point de vue de l'écriture ? Vous parliez de l'écriture assez sobre d'Étienne Anheim, mais la collection s'ouvre aussi à d'autres formes d'écriture – je

pense par exemple au texte de Ludivine Bantigny qui alterne différents types de récits ?

PB : Sans doute avais-je au départ effectivement l'ambition de privilégier, sans nécessairement l'exiger, des textes qui risqueraient quelque chose dans l'écriture. Pas un exercice littéraire ou un exercice de style parce que je me disais que la surenchère allait vite être pénible. Et puis de toute façon ce n'est pas inépuisable, c'est-à-dire que le nombre de modèles possibles est quand même limité. Et évidemment – on parlait de Duby – on ne peut pas non plus être trop sévère envers des stylistes au seul motif que certains de leurs épigones les caricaturent de manière embarrassante... Mais quand même il y avait un risque dans l'écriture. Cette ambition a pu être la mienne au départ avec les premiers titres : celui de Darwin Smith, celui de Michel Naepels – qui a quand même une ambition littéraire –, ou celui de Martine Pagan un peu plus tard – qui elle aussi tentait quelque chose dans l'écriture. Mais très vite je me suis persuadé que c'était une condition ni nécessaire ni suffisante et que l'écriture sobre sans effets particuliers me semblait tout à fait acceptable, comme chez Guillaume Cuchet, Étienne Anheim, Sonia Combe, Patrick Garcia même, et j'en oublie certains.

C'est une question plus générale. Au nom de quoi – évidemment on pense à certains grands anciens – le moment d'auto-réflexivité serait un laboratoire d'écriture pour l'histoire ? En quoi ce moment serait plus exigeant ou plus intéressant que celui de la description par exemple ? Quand Braudel livre quelques rares éléments biographiques, il ne cherche pas particulièrement à écrire différemment que lorsqu'il fait des descriptions ; c'est même plutôt dans ces moments de description qu'il donne sa pleine mesure littéraire. Je ne vois pas pourquoi le moment d'auto-réflexivité serait en soi inévitablement et fatalement un moment plus littéraire que les autres. Donc la question du rapport entre l'écriture et l'histoire, qui m'intéresse par ailleurs, ne recouvre pas vraiment celle de l'auto-réflexivité. Bien sûr, il y a le modèle littéraire, il y a le modèle auto-fictionnel, il y a le modèle de l'auto-réflexivité bourdieusienne – dont on ne peut pas dire non plus que ça soit une fête stylistique, au contraire, tout est fait pour que ça râpe, que ça racle et que ça crisse –, il y a le modèle la psychanalyse, etc. Mais il y a aussi le modèle, comme vous le dites, du rapport, celui de la littérature grise, au sens où elle est très économe de ses effets.